Traduction de la rezension de Johann Hinrich Claussen

https://chrismon.de/kolumnen/kulturbeutel/57786/heiligenbild-konnte-maria-lesen

Ces jours-ci, un livre richement illustré, mais nullement épais, a atterri sur mon bureau : il se consacre à une question des plus intéressantes. À savoir : **quand, comment et par qui Marie, la mère de Jésus, a-t-elle appris à lire ?**

À un moment donné du Moyen Âge, sont apparues des images qui la montrent en train de lire un livre. Mais **quand exactement** cela a-t-il commencé ? Et **pourquoi** ? L'historienne de l'art franco-allemande **Waltraud Verlaguet** tente d'y répondre (*Quand la Vierge apprend-elle à lire ? Culture féminine de la lecture dans le miroir de Marie*, Books on Demand, 2025).

Lorsque nous étions à Florence il y a trois ans, je l'ai vu de mes propres yeux. Dans l'ancien couvent dominicain de **San Marco**, le plus bel endroit de cette ville qui n'est pourtant pas laide, se trouve une fresque de **Fra Angelico** : on y voit l'ange Gabriel annoncer à la Vierge qu'elle aura un enfant. Il la surprend dans un moment de silence : elle vient justement de lire dans un livre. Maintenant elle se penche vers l'ange, presse le livre contre son cœur et — faute, sans doute, d'avoir un marque-page sous la main — pose un doigt sur la page où elle en était restée. Comme tout chez Fra Angelico, la scène est fine et silencieuse, noble et méditative. Le livre signale le haut rang de la future Mère de Dieu et l'intensité de sa vie spirituelle. Ou bien s'agit-il d'autre chose encore, comme le suggère le titre d'un ouvrage français sur le sujet (*Des femmes qui lisent sont dangereuses*) ? **Les femmes qui lisent sont-elles dangereuses ?**

Le Moyen Âge, du point de vue des rapports entre les sexes, était moins tranché qu'on ne l'imagine aujourd'hui. Il existait bel et bien des femmes dans des métiers masculins. Ce n'est pas seulement une tournure politiquement correcte de parler de **forgeronnes**, de **boulangères**, de **brasseuses de bière** et de **femmes médecins**. Toutefois, cela a été progressivement remis en cause : les corporations en formation et les universités n'acceptèrent plus que des hommes. En revanche, les dames de la noblesse disposaient de droits considérables. Dans les œuvres figurées, elles apparaissent **à l'égal des hommes**, de même taille, assises ou debout à leurs côtés. Il en allait de même lorsqu'une sainte et un saint partageaient la même image. (Pour les femmes pauvres, c'était différent : on ne les peignait ni ne les sculptait — mais on ne représentait pas davantage les hommes pauvres.)

Longtemps, l'éducation fut réservée aux monastères et aux couches sociales les plus élevées. Les femmes "ordinaires" — et les hommes aussi — n'apprenaient ni à lire ni à écrire. Il existait toutefois des différences régionales : dans le nord de l'Europe marqué par la culture germanique, c'était plus courant ; dans le sud latin, moins. Malgré (ou à cause de) l'analphabétisme majoritaire, la lecture des livres était très estimée. Ainsi, le tombeau d'**Aliénor d'Aquitaine**, morte en 1204, la montre allongée, un livre ouvert entre les mains — comme si elle lisait encore dans la mort.

Certaines femmes écrivaient aussi, comme on peut le voir sur des enluminures. Il existe même un indice archéologique : sur le squelette d'une femme des Xe–XIe siècles, on a retrouvé des pigments coûteux sur les dents (elle aura dû lécher ou mordiller sa plume). Quelques rares femmes ne se contentaient pas de recopier : elles ont rédigé leurs propres textes, par exemple **Hildegarde de Bingen** (1098–1179). Mais on affirma — et elle-même le disait — qu'elle

n’avait reçu aucune formation “formelle”. Ainsi, le miracle de cette femme qui lit, écrit, prêche et compose paraissait d’autant plus grand.

Tout cela n’a rien à voir — il faut toujours s’en souvenir — avec l’émancipation au sens moderne. Ce qui comptait, c’était le **rang social** : les grandes dames lisent ; les femmes et les hommes de condition inférieure, non.

Venons-en à **Marie**. De la jeune femme de Nazareth, qui ne savait très certainement pas lire, l’histoire de l’image chrétienne a fait de plus en plus une souveraine quasi divine : avec des insignes impériaux, une cour, des vêtements somptueux, des bijoux précieux. Elle a ainsi été placée sur un pied d’égalité avec son Fils. Pour souligner sa noblesse, on la représente, à partir du IXe siècle, comme **lectrice**. C’est particulièrement vrai pour un motif : **la scène de l’Annonciation**.

L’ange Gabriel descend du ciel, entre dans sa chambre, où elle est assise et lit : dans les livres des prophètes, le psautier, un livre d’heures ou de prières. S’agissait-il seulement d’attester sa dignité et sa piété ? Ou voulait-on la présenter comme un modèle pour les autres femmes, afin de les inciter à apprendre à lire ? Ce serait une lecture trop pédagogique. L’explication pourrait être plus simple : les artistes connaissaient des dames nobles et des nonnes de haut rang qui lisaient régulièrement. Elles leur fournissaient un excellent modèle.

Car la question se posait : **que faisait Marie** lorsque l’ange est venu ? Elle ne pouvait pas simplement être assise là, sans rien faire. Lire un livre (ou filer un fil précieux, ou tisser une étoffe coûteuse) était une occupation conforme à son rang, convenant à une surprise angélique — à la différence de tâches ménagères quelconques.

Question subsidiaire : **qui a appris à Marie à lire ?** La réponse est donnée par un nombre bien plus restreint d’images, liées au culte de **sainte Anne**, la mère de Marie. Elles montrent la mère debout derrière sa fille, lui indiquant du doigt quel mot lire. Ou bien Marie lui lit quelque chose. Ou encore les deux sont assises côte à côte, Anne passant tendrement un bras autour de Marie. C’est un témoignage purement légendaire, mais touchant : dès le Moyen Âge, certains étaient convaincus que les femmes peuvent — et doivent — savoir lire.

À qui veut relire tout cela tranquillement, tout en contemplant de nombreux et beaux exemples d’images, je recommande le livre concis et très agréable de **Waltraud Verlaguet**.